

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 1

Artikel: Le patinage
Autor: Morax, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191460>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

garde. Pour la former, on choisit les hommes dans tout le bataillon que l'on croit les plus solides au poste. J'en fus, et c'est à notre capitaine qu'on fit l'honneur de la commander. Les armes se chargent, les branards pour les blessés sont sortis des chars de bagages, et nous marchons.

Châtel-St-Denis, qu'on croyait occupé par un corps de 1200 hommes, était désert quand nous y entrâmes. Pas un homme, mais des femmes tant qu'on en voulait, et toutes plus effarées les unes que les autres. Nous marchons au château, où nous prenons comme otage le préfet. Là nous avons bivouaqués pour la première fois. Il gelait à fendre les cailloux. A 7 heures, nous nous remettons en marche et nous arrivons à Bulle dans l'après-midi. Là nous fûmes reçus en amis; nous y couchons dans de bons lits, et frais et dispos, nous nous remettons en route le lendemain, à l'aube. C'est là seulement que nous arrivons en vrai pays ennemi; aussi prend-t-on toutes les précautions possibles. Nous marchons sur la grande route, mais avec trois lignes de flanqueurs de chaque côté. Deux fortes compagnies forment l'avant-garde, et la nôtre est envoyée en éclaireur; c'était certes la plus périlleuse besogne; tu pourras voir qu'elle n'a pas été épargnée. Nous fouillons, sur notre route, tous les bois où l'on pouvait supposer trouver l'ennemi, et nous avançons ce jour-là avec la plus grande lenteur; nous n'avons que 4 1/2 lieues et n'arrivons que le soir à la ferme d'Emmèse, à 1 1/2 lieue de Fribourg; c'est là que nous bivouaquâmes pour la seconde fois.

Nous étions harassés; une pluie battante nous trempa sans discontinuer jusqu'à 8 heures du matin. Les pains de munition en étaient tellement imbibés, qu'il n'y eut plus moyen de les manger. A 9 heures, le colonel Rilliet vint nous trouver. Il nous fit une courte allocution, pleine d'énergie, et nous annonça le combat pour le même jour. On fit ensuite distribuer des rations de vin aux soldats, et nous partons bataillon d'avant-garde.

Après une heure de marche rapide, apparaît tout à coup une petite redoute élégante, coquette; on nous range en bataille. Nous étions à 3 1/4 d'heure du reste de la colonne, et nous ignorions à quelle distance étaient les diverses divisions; nous ne savions rien, et je t'avoue qu'il y eut un certain serrement de cœur général.

Nous restâmes une bonne heure dans cette situation, pendant laquelle les parlementaires ne cessèrent de se croiser. Des bois se trouvaient à notre droite; on ne savait ce qu'ils contenaient. Un soldat de notre compagnie aperçut quelques personnes dans l'intérieur; nous

en informons le colonel, qui nous envoie aussitôt reconnaître le terrain. On divise notre compagnie en deux. Je suis le détachement commandé par Pellis, et nous faisons une demi-heure de marche sans rencontrer âme. On voyait bien un bois à 400 pas en avant, sur le front duquel se trouvait une compagnie que nous supposions être des chasseurs genevois. Nous avançons donc sans crainte jusqu'à 80 pas; arrivés à cette distance, nous sommes accueillis par trois hourras épouvantables. Le bois entier retentit comme le tonnerre et se couvrit dans toute sa longueur d'une immense quantité de soldats. Que faire?... nous étions perdus tous, car nous n'étions que quarante-deux. Nous prenons bravement notre parti et nous attendons. Surpris de ne pas les voir s'avancer sur nous, nous faisons par le flanc gauche et nous partons à quelque distance où notre bataillon nous rejoignit demi-heure après. Notre compagnie se reforma alors au complet.

Nous recevons immédiatement l'ordre d'attaquer le bois. Figure-toi 150 hommes pour en débusquer 1200! Enfin l'ordre était là, nous allons; arrivés à 20 pas du bois, le colonel A'Bundi, vieux grognard, couvert de décorations et qui nous suivit, commanda le feu. Une vingtaine de coups partent immédiatement; puis l'ordre de cesser nous arrive. Figure-toi que le capitaine de la landsturm se trouvait en parlementaire avec le nôtre sans que nous l'ayons su; c'est pourquoi on nous fit cesser le feu.

Malheureusement une compagnie de carabiniers ayant entendu tirer vient à notre secours; ils tombent sur ces lands-turm corps à corps avec une telle vigueur que la lutte recommence; nous avions beau leur recommander de ne pas tirer, une vive fusillade s'engage pendant 5 minutes. J'entendis alors la musique des balles, je t'assure; heureusement pour nous que nous étions très près de la landsturm; leurs cartouches étaient de beaucoup trop fortes; toutes les balles passaient à 3 ou 4 pieds au-dessus de nous, et ils étaient saisis d'une telle panique qu'ils tiraient mal.

En cinq minutes, nous chassâmes de ce bois 1200 hommes; aucun de notre compagnie ne fut touché; trop pressés d'entrer dans le bois, trois ou quatre carabiniers furent tués, d'autres blessés. Nous primes donc possession du bois, où notre compagnie passa la nuit.

Pendant ce temps, la canonnade s'engagea très vive; trois hommes et un cheval de la compagnie Haubenneiser furent touchés, l'un mortellement. Puis deux compagnies du bataillon Bolens chargèrent à la bayonnette avec une compagnie de carabiniers, et arrivèrent jusqu'au pied de la redoute. Un sergent de

grenadiers fut tué dans le fossé qu'il avait déjà sauté.

La nuit était venue rapidement, on croyait la redoute minée; on fit sonner la retraite, qui s'exécuta avec ordre. Rien de plus beau que cette charge que je vis parfaitement ainsi que le feu des batteries. Il y eut là quinze ou seize morts et une cinquantaine de blessés.

Le colonel Muller, qui commandait les troupes de la redoute, vieux troupeur de 42 ans de service, disait que de sa vie il n'avait vu une charge aussi hardie.

Nous bivouaquâmes toute la nuit, le fusil aux pieds; à chaque instant les coups de feu se répétaient; on était en alerte continue. C'est ainsi que nous arrivâmes au matin, où l'on nous mit immédiatement en bataille.

Tu sais le reste, cher ami. Fribourg capitula et à 2 heures nous entrâmes triomphalement dans la ville, où je suis depuis un mois.

Le patinage.

Bravo! tu descends, thermomètre!
Les promeneurs passent transis;
Sans le givre de la fenêtre,
On verrait tous les nez rougis.
La glace à la robe brillante
Appelle à de joyeux ébats,
Mais sur sa surface luisante,
Glissez, glissez, n'appuyez pas.

La cuirasse paraît solide
Et sait plier comme un ressort;
Prenez garde à la place vide
Où le pied n'a pas de support.
Du patin la tranchante arête
Restera prise, et patatras!
Vous aller piquer une tête,
Glissez, glissez, n'appuyez pas.

Tandis que le maître en voltige
Rit sans pitié du débutant,
Ce miroir donne le vertige
Au novice trop confiant.
Sous votre manteau de fourrure,
Avec le soutien d'un fort bras,
Qui vous dirige et vous rassure,
Glissez, glissez, n'appuyez pas!

Qu'il est charmant l'apprentissage
Et qu'il fait bon être écolier,
Quand un doux maître vous ménage
Les difficultés du métier.
Dans le tête-à-tête on badine,
Et pour franchir un mauvais pas,
Si vous prenez sa taille fine,
Glissez, glissez, n'appuyez pas.

J'aime à voir vos bandes légères
S'élançer en rapides bonds,
Former des lignes passagères
Qui se terminent par des ronds.
Chacun se croise, s'entremèle,
Se débrouille sans embarras,
Mais au milieu du pêle-mêle,
Glissez, glissez, n'appuyez pas.

C'est le charme de la vitesse,
La course folle à l'unisson,
Le combat de grâce et d'adresse
Dont l'amour-propre est l'aiguillon.
Par le plaisir l'âme ravie
Oublie son lot ici-bas,
Au champ de glace et dans la vie,
Glissez, glissez, n'appuyez pas.

J. MORAX.

Lo portset et lo sacristain.

L'est prâo la moûda, per tsi no, quand l'est qu'on fâ boutséri, qu'on einvouïè tsi lè vesins duè ào trâi coutélettès avoué on be dè sâocece à grelli, et coumeint lè vesins vo reindont la pareille, n'ia rein dè perdu.

On n'âobiâ ni lo menistrè et ni l'incurâ; mà lo diablio, po clliâo dzeins d'église, c'est quand font boutséri et que dussont reindrâ à ti clliâo que lâo z'ont bailli.

On dzo que monsu l'incurâ avâi fe pliantâ lo couté ào cou dè se n'anglais, lè dzeins, ein oïesseint couilâ lo bétion sè peinsâvont: Bon! l'incurâ a lo tiâcaion, ne veint poâi no regalâ!

Mâ ne peinsâvont pas que po bailli à ti clliâo dè quoii l'avâi reçu, l'incurâ arâi du tiâ on caion asse gros qu'on bâo, tandi que n'étai pas pe gros qu'on tsin dè tsasse, et lo brâvo hommo étai ein couson rappoo à cein. Mâ lo sacristain, on fin retoo et on minço sire, lâi fâ: n'ia qu'on moian dè vo z'ein teri: c'est, quand lo caion sarà bas, dè lo peindrè contré la porta dè l'éboiton et d'atteindrâ à déman po férè la sâocece; adon, tandi la né vo z'âodrâi lo décrotsi po lo catsi, et lo leindéman, n'iarâ qu'à derè qu'on vo l'a robâ. Deinsè lè dzeins n'atteindront rein dè boutifaille, et l'aront pedi dè vo.

— Câise-tè, crouie leinga! Ne sâ-tou pas que l'est on grand pétsi dè derè dâi meintès.

— Ne dio pas lo contréro, repond lo sacristain; mà n'ête pas onco on pe grand pétsi dè bailli tot voturon caion à dâi dzeins que sont retso, tandi que vo n'ai pas pi onna copa dè bliâ ào grenâi et trâi quarterons dè truffès à la câva; et que vâo te vo restâ dâo caion: lè z'arpions et lè ferrets!

L'incurâ, après avâi ruminâ on bocon, sè peinsâ que lo sacristain avâi prâo réson, et fe coumeint lâi avâi de; mà âotré la né, cé tsancro dè sacristain que sè veillivè, alla li-mémo décrotsi lo caion et s'einsauvâ avoué, et quand l'incurâ vollie veni queri la carcasse dè l'anglais: *mottâ!* et lo pourro hommo sè met à sè désolâ, et passâ onna triste né.

Lo leindéman matin, la premire dzein que vâi, c'est cé guieux dè sacristain que s'approutsè ein fâseint lo boun apôtro et qu'êtai coumeint on tsat que sè reletsé lè pottès aprés avâi éta après la

toupena dè bûro, et lâi fâ: Ah! te m'as bin mau conseilli hia!

— Et que vo z'est-te arrevâ?

— On m'a robâ mon caion.

— Bon! bon! bon! repond lo sacristain, l'est bin dinsè que faut derè, et vo pâodè comptè que...

— Mâ ne badeno pas! on lo m'a robâ tot dè bon.

— Bravo! bravo! c'est cein; tot lo mondo va vo crairâ.

— Mâ, chameau que t'és, ne rizo pas; tè djuro que...

— M'einlévine s'on pâo mî dessuvi la vretâ. Ah! vo z'êtes on fin greliet, monsu l'incurâ; n'ia pas moian dè mî férè crairâ l'affèrè; et ne put pas m'eimpatsi dè crairâ ein dedein dè mè que vo z'ariâ fê on tot fin comédien.

— Caisse-tè, à la fin, te m'eimbétès, lâi fâ l'incurâ, que sè fatsâ et que lâi verâ lè talons.

Et l'est dinsè que cllia tsaravouta dè sacristain robâ lo caion et que ne sè fe pas aqchenâ ein coudesseint crairâ que l'incurâ fasâi lo mâlin.

LE CURÉ DE LORMETTE

V

Ils hâtèrent le pas, et, sous la neige que le vent leur poussait au visage, aucun bruit ne se fit plus entendre que le bruit de leur respiration haletante, et celui des branchettes qui craquaient, tordues par l'ouragan.

L'abbé n'avait plus, d'ailleurs, envie de parler.

Bien que, depuis un peu de temps, Antoine Lebellon eût changé de manières à son égard et qu'il le saluât quand il passait auprès de lui, cet appel qu'il lui faisait, au dernier moment, l'étonnait et, je dirai plus, lui produisait une impression étrange dont il ne pouvait se rendre compte ni se défaire.

Et puis, il songeait à cette coïncidence au moins bizarre, qui faisait mourir Antoine de la même mort que Claude, son pauvre Claude, dont le souvenir ne le quittait jamais, et que la destinée avait si cruellement frappé à l'époque de sa belle jeunesse, au moment des rêves les plus rayonnants.

* * *

Lorsque le curé de Lormette entra avec son compagnon dans la chambre du malade, une vieille femme, assise au chevet du lit, se leva soudain et exhaussa sur les oreillers la tête exsangue dont les yeux se fixèrent sur l'abbé.

— Ah! dit la vieille, heureusement vous voici, monsieur le curé; il lui tardait tant de vous voir!

Elle l'arrangea bien, de façon à ce qu'il pût parler sans une trop grande fatigue; elle attisa les sarments qui brûlaient dans la haute cheminée et dont la clarité vive inondait la chambre, puis elle sortit doucement, suivie de Jean, à qui elle fit un signe.

— Monsieur le curé, dit-elle encore au moment de refermer la porte derrière elle, je suis là dans l'autre pièce, et si vous aviez besoin de moi, vous n'auriez qu'à frapper ou à m'appeler.

L'abbé François se trouva dès lors seul avec le moribond.

Il s'approcha de lui, bien près, et lui prit la main.

Mais cette main, froide déjà, se retira de la sienne, et l'abbé pensa de suite que Jean l'avait trompé en lui assurant venir de la part d'Antoine.

Il en fut gêné et demanda craintivement au malade s'il ne voulait point recevoir l'absolution du bon Dieu.

— Oh! si! répondit-il faiblement.

— Alors, mon fils, je vous écoute, reprit le prêtre, ou plutôt je vais vous questionner et vous n'aurez qu'à répondre; un signe de tête suffira si vous êtes trop las. Ne craignez rien, ne me cachez rien, je suis ici pour vous apporter la paix et le pardon...

Il le questionna en effet doucement, avec précautions, redoutant à chaque instant de blesser cette âme jusqu'alors rebelle aux choses de la religion, et il croyait son rôle de confident terminé, il allait commencer sa tâche de consolation, lorsque Antoine Lebellon le força à se pencher encore plus près de lui.

— Tout le monde croit que je meurs par accident, dit-il en s'interrompant à maintes reprises; et, continuant sa phrase avec effort: ça n'est point vrai! Je meurs parce que... J'ai voulu me tuer! Il faut... il faut me pardonner ça aussi!

Et l'abbé pardonna. Mais le mourant, loin de paraître calme par cette parole d'indulgence qui effaçait la faute, le mourant fixa sur le prêtre des yeux soudains remplis d'épouvante; une sueur froide perla sur son front, et il murmura si bas, si bas, qu'il eût peine à l'entendre:

— Je voulais bien mourir cependant!... hier encore... je n'avais point peur... Maintenant je tremble... il me semble... que cet inconnu auquel... je ne pensais pas il y a quelques heures, devient terrifiant. Oh! j'ai peur! j'ai peur! il faut que tu me pardones entièrement, prêtre! il le faut!

L'abbé pensa d'abord au délire qui trouble le cerveau, puis une sorte d'effroi l'étreignit au cœur, et ce fut en vain qu'il chercha des paroles convaincantes pour le calmer.

— Dis que tu me pardonneras! répéta Antoine, dont le visage blême se colora soudain d'un flux de sang aux pommettes.

— Je suis venu pour cela! répondit-il, et sans savoir pourquoi, il se prit à trembler, lui aussi.

Alors eut lieu une confidence épouvantable, terrible, dont l'abbé François crut qu'il allait mourir, avant même son pénitent.

(La fin samedi.)

Le langage des cartes de visite.

Chaque année, du 15 décembre au 15 janvier, plusieurs millions de cartes encombrent toutes les voies postales.

C'est un usage contre lequel on s'insurge, sans cesser de le subir, ce qui prouve qu'il a sa valeur.

C'est que ce petit morceau de carton, malgré son insignifiante apparence, joue un grand rôle dans l'histoire des relations sociales.

D'abord, il est polyglotte: toutes les